

ÉNORMITÉ ET SIDÉRATION

« Pas ça ! »

par Jean-Claude Paye

La campagne électorale présidentielle française s'est transformée en un exercice de propagande. Les électeurs sont bombardés de messages abscons qu'ils n'ont pas le temps d'analyser, mais qui les imprègnent.

À titre d'exemple, lors de son meeting d'Amiens, Emmanuel Macron a accusé Marine Le Pen de s'être réfugiée auprès des Prussiens lors du siège de Paris... en 1870, puis d'avoir partagé l'idéologie destructrice de l'Allemagne... en 1914. Sur ce, il s'est exclamé avec exaltation : « Pas ça !, Pas ça !, Pas ça ! ». Bien sûr, vous n'avez pas écouté ce message, mais vous l'avez entendu : Marine Le Pen ne

serait pas l'incarnation de la Nation qu'elle prétend être, mais de la Trahison. Vous devriez lui faire barrage et donc voter Macron. Le sociologue Jean-Claude Paye nous explique pourquoi personne n'a réagit à ce délire soigneusement préparé et retransmis sans broncher par toutes les chaînes de télévision.

RÉSEAU VOLTAIRE | BRUXELLES (BELGIQUE) | 5 MAI 2017



Écoutez très attentivement cette vidéo : brandissant la médaille commémorative de la nécropole de Notre-Dame-de-Lorette où reposent 45 000 combattants de la Première Guerre mondiale, Emmanuel Macron y affirme que celle-ci avait été déclarée par des dirigeants qui pensaient : « Nous allons mieux que le voisin, alors allons le détruire ». Puis, il accuse Marine Le Pen et ses amis, « réfugiés au château

de Montretout », de partager la même idéologie que l'agresseur et de vouloir précipiter la France dans une guerre identique. Avec véhémence, il s'exclame : « Pas ça !, Pas ça !, Pas ça ! »

Le château de Montretout, où Marine Le Pen a été élevée, avait été pris par les Prussiens lors du siège de Paris, en... 1870. L'expression « réfugiés au château de Montretout » évoque donc un lien entre Marine Le Pen enfant et le roi de Prusse et empereur d'Allemagne Guillaume Ier.

Les héros de Notre-Dame-de Lorette sont tombés au champ d'honneur en... 1914-18. Et le but de guerre de l'empereur Guillaume II n'était certainement pas de détruire la France .

C'est la première fois que l'on invente un lien de causalité entre la guerre de 1870, la Première Guerre mondiale et le Front National. Marine Le Pen est née en 1968.

Lors d'un meeting à Arras, le 26 avril 2017, Emmanuel Macron a réutilisé une procédure habituelle, fonctionnant comme une compulsion de répétition. Il a fermement condamné le Front National comme un parti incarnant la guerre, la vraie : celle de 1914-18 et, dans un élan exalté, s'est emporté contre la perspective d'une venue au pouvoir de Marine Le Pen en s'écriant : « Pas ça !, Pas ça !, Pas ça ! ». Cette opposition à l'image de la

guerre, dont le Front National serait l'incarnation, contraste avec sa volonté proclamée de s'engager dans la guerre actuelle, d'intervenir en Syrie, même sans mandat de l'Onu, en violation du droit international, pour renverser le président élu Bachar el Assad [1]. Ainsi, Macron propose la guerre réelle comme programme électoral, afin de conjurer le danger de l'image de la guerre.

Un effet de sidération

Ce double discours a un effet de pétrification, car la raison et les structures logiques, tel le principe de non-contradiction, y sont absentes. Le malaise est encore renforcé par les images données à voir. Elles montrent quelque chose d'obscène qui relève, à la fois, des mouvements hystériques du corps de l'orateur et de l'attitude sidérée des personnes que l'on a placé derrière, afin qu'elles soient au centre de l'image. L'effroi résulte de la « grimace du réel », de la vision de leur exaltation compulsive, orchestrée et mécanique. Ces personnes incarnent un message que le pouvoir nous adresse : « Vous êtes cela ! », « Vous n'êtes que cela ! », faisant ainsi preuve d'un savoir

absolu en ce qui concerne l'être des citoyens. Alors, « l'obscène a à voir avec l'explicite absolu [2] » qui est accompli aux seules fins d'être montré. La monstration devient capture du sujet.

Le discours des médias est un paradiscours, « un faire voir » une exhibition pour obtenir l'abandon des populations à l'injonction surmoïque. Ici, ce n'est pas seulement la représentation qui est attaquée, mais la capacité même de penser. La conscience n'est pas modifiée, mais anéantie. C'est le processus même de la formation d'une conscience qui est démantelé, afin d'annuler le possible et de nous enfermer dans la sidération. Ainsi, l'obscène n'est plus ce qui « se représente, mais ce qui se présente absolument ».

La procédure délivre un nouveau réel, dont on peut décrypter l'enjeu grâce à une phrase de Jacques Lacan : « Tu veux regarder ? Eh bien, vois donc ! Il donne quelque chose en pâture à l'œil, mais il invite celui auquel le tableau est présenté à déposer là son regard comme on dépose les armes [3] ».

Un « déjà-vu », un « déjà-su »

Les résultats, plaçant Macron en tête du premier tour, ne sont pas une surprise. Ils étaient déjà donnés depuis longtemps par les sondages. Ils se sont réalisés au pourcentage près. La pré-science du pouvoir nous pétrifie. Ils nous détournent de la vision, afin de laisser la place au regard intérieur, à la remémoration d'un déjà su. Alors, le chemin qui mène au questionnement et à la parole est supprimé.

La sidération vient de la perte de la capacité d'être étonné. Elle se constitue en donnant toujours l'impression d'un « déjà-vu » ou d'un « déjà-su ». Elle résulte de l'action sur surmoi qui « est précisément cette instance qui, tendant à dépouiller l'homme de son aptitude à l'étonnement, le laisse déchoir dans le déjà connu [4] ».

À travers leur passage en boucles, les images du 11-Septembre fonctionnaient déjà comme une reconnaissance d'un déjà vu. Elles faisaient obstacle à la perception même des objets, selon un mécanisme déjà mis en évidence par le théoricien de la littérature Victor Chklovski qui a construit sa procédure de « défamiliarisation », en mettant l'accent sur une

distinction entre vision et reconnaissance. La psychanalyse parlerait de différence entre l'œil et le regard. Il avait indiqué que les objets régulièrement vus, le sont par un dispositif de reconnaissance et que, de fait, ils ne sont pas entièrement perçus. Pour lui, afin de libérer la perception de l'automatisme, la vision doit être construite de manière à ce que « la perception s'arrête sur elle et arrive au maximum de sa force et de sa durée [5] ». Au contraire du « procédé de l'art » mis en avant par Chklovski, les images du 11/9 et le paradiscours construit par les médias sur l'élection présidentielle, par leur répétition organisée, enferment la vision dans un automatisme, annulant toute perception et ainsi toute possibilité de s'étonner, de saisir ce qui est nouveau.

L'œuvre d'un surmoi archaïque

L'injonction de voter Macron repose sur la diabolisation d'un parti politique, le Front National, devenu pourtant semblable aux autres, depuis son *aggiornamento* de parti fasciste en organe du meilleur des mondes. Tout candidat, battu au premier tour, se doit impérativement de lancer un

appel à voter, contre le FN et en faveur de Macron, c'est-à-dire contre le fascisme et pour la démocratie. Il s'agit là de la répétition d'un scénario bien connu. Cet impératif catégorique est l'œuvre d'un surmoi archaïque qui apparaît en particulier quand l'individu est amené à s'énoncer ou à poser un choix. Il s'agit d'une injonction absolue, à laquelle il ne peut s'opposer. Ainsi, l'obscène consisterait à renvoyer au spectateur une image de son regard dans laquelle il ne peut que refuser de se reconnaître, mais dans laquelle il est contraint temporairement d'adhérer.

À quel surmoi a-t-on affaire dans l'injonction de voter Macron ? Il ne s'agit pas du surmoi d'ordre paternel, héritier de l'œdipe, et ce malgré l'insistance du commandement à se présenter comme un devoir, comme une conscience morale. Il ne s'agit là que d'un faux-semblant, car aucune alternative n'est posée. Alors, l'impossibilité de dire « non » au vote utile pour Macron n'est pas un véritable « oui », étant l'impossibilité de contester ce qui est dit. Une nette majorité des électeurs, ayant l'intention de voter pour lui, déclarent le faire par défaut et non par adhésion. En fait, l'impératif de voter Macron, surtout en ce qui concerne le deuxième tour, n'entraîne généralement ni véritable « oui », ni véritable « non ». Cela semble répondre à un fonctionnement de structure psychotique, dans

laquelle aucune contestation ne peut faire face à la voix.

Prisonnier du regard

Le candidat Macron dit tout et son contraire [6]. C'est la structure même du langage qui est bouleversée. George Orwell a déjà décrit dans *1984*, à travers la « novlangue », le dispositif de « double pensée » destiné à empêcher la représentation d'une chose. Cette procédure est nommée « clivage » par la psychanalyse. Elle interdit tout jugement et entraîne une indifférenciation des éléments de la réalité. Le pouvoir séparateur du langage est annihilé par le caractère englobant et d'indifférenciation de l'image. Le langage ne fait plus qu'attester de la vérité de l'image.

Il ne s'agit plus de modifier notre perception des faits afin d'obtenir notre adhésion, mais de nous enfermer dans le spectacle de la toute puissance du pouvoir. Cette procédure ne porte pas sur la capacité de percevoir et de représenter une chose. Elle est installation d'un surmoi ordonnant de jouir de ce qui est « donné à voir ». Elle est enfermement

dans le regard, dans la pulsion scopique.

La psychanalyse distingue le regard de la vision. Si la vision est de l'ordre de la perception des objets de la réalité ; l'objet-regard n'est pas soumis à l'observation du sujet, ce dernier est au contraire agit par l'objet pulsionnel. Le regard est appréhendé par Lacan comme l'objet propre de la pulsion scopique. Il est immatériel, en dehors de tout sensible. En tant qu'objet lié à la jouissance, insaisissable par la conscience, il est l'envers de celle-ci [7]

L'affaire Macron à travers le déroulement d'élections présidentielles sans véritable affrontement, nous permet de réactiver le questionnement du psychanalyste Jean-Paul Hiltenbrand : « Comment se fait-il et pour quelle raison le regard est venu progressivement à se substituer au politique ? » [8]. L'interrogation a aussi une perspective historique liant passé et avenir : « Si l'on sait avec la majorité des historiens, que le régime fasciste, nazi, s'est installé et maintenu au pouvoir grâce à la représentation imagée et la voix, à quel nouvel ordre de fer nous préparons nous sous le règne du regard ? [9] ».

Que nous prépare l'ère Macron ? L'omniprésence, de la pulsion invocante et de son objet la voix, a exercé, dans les régimes fasciste et nazi, un effet

mobilisateur sur les populations en les transformant en troupeaux. Le règne actuel de la pulsion scopique a un effet démobilisateur, d'enfermement de l'individu dans son intériorité en le séparant des autres. Elle a un effet désintégrateur de tout rapport social. Cette domination correspond ainsi à une société monadique dans laquelle l'individu n'a plus d'autre et devient son propre référent. Nous entrons dans un capitalisme pur, tel que Leibniz l'avait anticipé.

« Tu n'es que ça ! »

Ce surmoi maternel primordial qui vient en amont du surmoi d'essence paternelle, issu du complexe d'œdipe et que Jacques Lacan qualifie « d'obscène et de féroce », commande du dedans. Il ne dit pas « Sois ceci !, Ne sois pas cela ! » ou « Fais ceci !, Ne fais pas cela ! » Le surmoi commande « Jouis ! » [10]. Il ordonne de jouir de la fusion avec le pouvoir et de la toute puissance de ce dernier. Cette toute puissance est à rechercher dans « la complétude de l'autre maternel primordial, avec lequel le Moi tend alors à se confondre dans un rapport illusoire

d'aliénation foncière [11]. Ainsi, il y a dans cette injonction surmoïque quelque chose comme un inceste par ordonnance.

Comme dans l'affaire *Charlie*, l'impératif absolu de la puissance surmoïque place le sujet dans une impossibilité radicale de dire « non » à l'injonction qui lui signifie : « 'Tu n'es que ça !', c'est-à-dire 'rien d'autre que ça !' [12] » L'impossibilité de contredire le dire surmoïque se donne comme un savoir absolu sur l'être du sujet. Comme nous le confirme le résultat de l'élection présidentielle ou la revendication « Je suis *Charlie* », c'est dans cette mesure que le « sujet peut vouer sa vie à la jouissance mortifère d'incarner 'l'être' d'une telle déchéance [13] ».

Un acte de ré-engendrement

L'impératif de voter Macron nous confirme que le surmoi a bien une double exigence, d'une part il commande la chute dans le rien, il enjoint à la déchéance, d'autre part, il commande « un acte de ré-engendrement » [14]. D'un côté, il opère une fusion avec la toute

puissance du lobby Macron, de l'autre, il suscite une reconstruction de l'image de soi à travers la « lutte antifasciste ». Le mot d'ordre : « D'abord battre Le Pen, puis s'occuper de Macron », répond à cette double injonction, la fusion avec la toute puissance de l'Autre, puis l'expression d'une maîtrise de soi, celle « d'un "dense et sûr Moi" renvoyant le sujet à la culpabilité et à la honte de ne pas être plus consistant » [15]. Cette inconsistance tient à l'image, celle d'une lutte contre un fascisme du passé, permettant d'accepter le meilleur des mondes présent, afin de « s'assurer d'une maîtrise de soi et de son image pour conjurer la dépendance à l'égard de l'Autre. »

L'acte de soumission à la double exigence du surmoi, à la fois l'impossibilité de s'opposer et le renoncement volontaire à tout acte résistance comme choix d'un « fort et sûr Moi », a pour conséquence la « liquidité » du sujet [16], son abandon aux exigences de la machine économique-politique. Il s'agit d'un acte de servitude volontaire à la structure perverse du double discours du pouvoir : il n'y a pas d'autre choix, mais celui-ci doit être fait volontairement !

Jean-Claude Paye

[1] « J'ai été très clair sur le sujet depuis le début. Je condamne avec la plus grande fermeté l'utilisation d'armes chimiques par le régime de Bachar el-Assad. Cela contrevient d'une part au Droit International et d'autre part aux accords de 2013. Et donc si je suis élu président de la République, je prendrai les dispositions en lien avec la coalition et, si possible sous mandat de l'ONU mais même sans mandat de l'ONU pour neutraliser ses capacités chimiques du régime de Bachar el-Assad », Emmanuel Macron, Chambre de Commerce d'Amiens, 26 avril 2017. Propos cités par Olivier Demeulenaere in *Emmanuel Macron, candidat à la guerre en Syrie*.

[2] « *L'obscène publicité de nos jours* », Nolo Rizka, *Araucaria de Chile*, le 2 mai 2006.

[3] *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Livre XI, Jacques Lacan, Seuil Essais Points, p. 113.

[4] *Les trois temps de la loi*, Alain Didier Weill, Seuil, 1995, p. 26.

[5] Pour Chklovski, « le procédé de l'art [...] consiste à obscurcir la forme, à augmenter la difficulté et la durée de la perception », ce qui a pour effet d'engendrer un sentiment d'étrangeté (« ostranénie »). L'art comme procédé est nécessaire car "L'automatisation de la perception avale les objets, les habits, les meubles, la femme et la peur de la guerre". Ainsi, "les objets perçus plusieurs fois commencent à être perçus par une reconnaissance : l'objet se trouve devant nous, nous le savons mais nous ne le voyons plus". Le but de l'art est donc "de donner une sensation de l'objet comme vision et non pas une reconnaissance" » In *Théorie de la littérature, Textes des Formalistes russes* (réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov, Préface Roman Jakobson,) Seuil, "Tel Quel", 1965(1925), pp. 76, 83 et 84.

[6] « *Macron le candidat qui dit tout et son contraire avec le même aplomb* », Alain Marsauguy, *Riposte laïque*, 19 avril 2017.

[7] Jacques Lacan, Op. Cit., p.97.

[8] *Ibidem*.

[9] « Editorial : Le Regard », Jean-Paul Hiltenbrand, *Journal Français de Psychanalyse* n°16, 2002.

[10] « *La surmoitié* », Nicole Bousseroux, *Intervention au séminaire du Champ lacanien*, 28 janvier 2010.

[11] « L'insistance du surmoi dans les écrits de J. Lacan, B. Penot, in *Surmoi II*, édit. RFP, 1995, p. 71.

[12] « [Les trois temps de la loi, les trois surmoi](#) », Alain Didier Weil, Apertura, Congrès Surmoi.

[13] *Ibidem*.

[14] « [Dansez sur, dansez surmoi](#) », Martine Coenen, *Le Bulletin Freudien* n° 45, janvier 2005, p. 4.

[15] *Ibidem*.

[16] « [La fin du système des partis](#) », Jean-Claude Paye, *Réseau Voltaire*, 20 avril 2017.

Source : « « Pas ça ! » », par Jean-Claude Paye, *Réseau Voltaire*, 5 mai 2017,
www.voltairenet.org/article196234.html